

V. Sainte Jeanne-Elisabeth Bichier des Âges (1773 - + 1838)



1. Enfance et jeunesse.

Élisabeth fait partie d'une famille de petite noblesse. Elle naît au Château des Âges, aux confins du Berry et du Poitou ; elle est baptisée le jour même de sa naissance, le 5 juillet 1773, à l'église de Saint-Génitour du Blanc¹.

Sur l'acte du baptême, deux témoins : la servante et le cocher vont attester leur présence par une petite croix. Ils ne savent pas lire mais ont été choisis par la famille.

Élisabeth est une petite fille facile à élever ; elle grandit, choyée par ses parents et ses trois frères.

Sa grâce - notera Pie XII dans le discours pour sa canonisation - faisait le charme des réunions de famille et de bon voisinage, réunions qu'elle animait joyeusement, trouvant toutefois la manière élégante d'esquiver toute participation aux danses

L'éducation à la foi chrétienne est faite par Madame Bichier. À travers tout, elle trouve l'occasion d'enseigner à ses enfants la présence de Dieu : prière, partage, hospitalité...

Élisabeth est attirée par tout ce qui touche la vie avec Dieu.

À la fin de ses études à Poitiers, Élisabeth rejoint sa famille au Château des Âges. La vie d'une châtelaine n'est pas une vie oisive. À l'école de sa mère, elle apprend tout ce qui est nécessaire à la bonne marche de la maisonnée.

¹ Nous reprenons des données de la Congrégation des Filles de la Croix.



Château des Ages

Dans les plans divins, tout cela, - notera Pie XII - même les austères registres, doit lui servir un jour, jour très proche de l'épreuve : dans la maison endeillée par la mort de son père et dont elle a la conduite ; dans la paroisse où, digne et distante vis-à-vis du clergé schismatique, elle soutient la fermeté catholique des paroissiens ; dans la prison où, avec l'habileté d'une professionnelle, elle ressemelle les chaussures et ravaude les vêtements de sa mère et de ses autres compagnons de détention ; dans le maquis de la procédure révolutionnaire, où, avec toute la compétence d'un homme d'affaires, elle discute les intérêts, défend le patrimoine, revendique les droits de la famille ; dans les innombrables péripéties de la vie clandestine, où elle se fait l'ange gardien et l'apôtre des fidèles traqués et persécutés.

Chaque après-midi, elle va prier dans l'église de son baptême et reste de longs moments en adoration devant Jésus Eucharistie.

2. Lors de la Révolution.

En 1789, c'est la révolution en France.

La famille Bichier se disloque. Laurent, le frère aîné émigre. Monsieur Bichier tombe malade. Il s'éteint le 17 janvier 1792. A 19 ans, elle est chargée de défendre le patrimoine familial contre les lois révolutionnaires. Son désir de vie contemplative dans un cloître ne peut s'exprimer puisque la Révolution Française a vidé tous les couvents, a bousculé sa famille, déstabilisé ses projets et plongé sa jeunesse dans les problèmes liés à l'émigration de ses proches. Elle trouvera dans l'eucharistie la force élégante de refuser les plus beaux partis.

La Constitution civile du Clergé, votée par l'Assemblée est cause de dissensions religieuses dans le pays.

Très vite, l'incidence de l'émigration de Laurent retombe sur les habitantes du Château des Âges. Madame Bichier et sa fille décident de quitter le château et s'établissent au Blanc.



Maison au Blanc vu d'en haut

On va chercher à provoquer Jeanne-Elisabeth dans son attachement à sa vie de chrétienne, elle dit : *Je prends au sérieux les engagements de mon baptême. Le monde n'est rien pour moi, je ne le crains ni ne l'aime.*

Un jour, le Comité révolutionnaire invite Élisabeth à tenir la place de la Déesse Raison. Face au refus d'Élisabeth, les visites domiciliaires, les tracasseries presque quotidiennes se multiplient. Lors d'une visite, le Comité découvre, dans un coin de grenier, des équipements militaires ayant servi aux gardes que commandait Monsieur Bichier : Madame Bichier et sa fille sont emprisonnées à Châteauroux.

Un des frères d'Élisabeth obtient, assez vite, la libération de sa mère et de sa sœur.

En 1796, Élisabeth et sa mère s'installent à Béthines dans leur propriété de la Guimetière.



Guimetière – vue arrière

C'est, pour Élisabeth, le calme d'une vie « normale », mais son être profondément religieux souffre de sa situation. Depuis des mois, des années, Élisabeth n'a pas communiqué. Elle porte plus que jamais dans son cœur le désir de se consacrer à Dieu.

Un jour de 1797, le vieux serviteur de La Guimetière a quelque chose à dire à ces dames, quelque chose qui se dit tout bas : Un curé, un vrai curé catholique, l'abbé Fournet, célèbre la messe en cachette, de temps en temps pour les chrétiens des environs.

Ce prêtre risque sa vie. On dit qu'il vit caché ... que les gendarmes le cherchent ... et que si on le trouve, il risque d'être condamné à mort.

La prochaine messe sera célébrée dans la ferme des Marsyllis, à quinze kilomètres, une nuit de la semaine prochaine. Il faut arriver de nuit, éviter d'être vu. Élisabeth a écouté. Se confesser, communier, pouvoir parler à un prêtre que l'on dit être un saint ! C'est une réponse du Seigneur à sa prière de chaque jour.

Élisabeth, sur son petit âne, accompagnée du serviteur qui la conduit, traverse le plateau, de Béthines aux Marsyllis. Elle s'est enveloppée de la mante sombre des femmes du pays. Ils se sont mis en route dès la tombée de la nuit. Après plus de trois heures de marche, ils pensent être près du but. Tout est noir ... tout est désert ... On s'avance ... au fond, on aperçoit le vantail d'une porte de grange. L'homme se glisse par la petite porte. La grange est pleine de monde. Des paysannes, des paysans, quelques adolescents ... Le prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux s'appête à célébrer l'Eucharistie sur une table de cuisine recouverte de linge blanc.



Abbé André-Hubert Fournet

Après la messe, le prêtre va s'installer à côté d'un confessionnal de fortune, dans le recoin de l'étable, et les personnes qui désirent se confesser s'approchent. Dans cette assemblée de paysans, de métayers, Jeanne-Elisabeth fait sensation. On s'écarte pour la laisser passer.

Le prêtre intervient vivement :

Croyez-vous, Mademoiselle, que je vais laisser, pour vous entendre, ces mères de famille, ces pauvres paysans venus de plusieurs lieues ? ...

Humblement, la jeune fille répond :

Mon Père, j'attendrai ... Il suffira que vous consentiez à m'entendre ... après eux ... et elle attendit de longues heures ...Élisabeth se confessera la dernière de tous, presque à l'aube.

Elle y retourne souvent par la suite. Dans cette grange dite des Marsyllis, Élisabeth trouve le conseiller spirituel que sa prière demandait à Dieu. Elle confie, sûrement, à ce prêtre, son désir de don absolu de toute sa vie à Dieu.

André-Hubert Fournet voit dans Élisabeth une âme d'une beauté peu commune. Leur première rencontre fut décisive.

C'est la misère physique, morale, religieuse du petit peuple qui sera le lieu privilégié où ce prêtre, André Hubert Fournet, l'enverra rencontrer le Christ en ses frères... Lors d'une messe clandestine, célébrée de nuit en 1797, aux Petits Marsyllis, près de St Pierre de Maillé, (diocèse de Poitiers) il lui proposera de porter aux gens la Parole de Dieu que lui, le prêtre proscrit, ne peut porter et d'aider les pauvres. Il l'exhortera : *A quoi pensez- vous de prolonger votre séjour dans une maison de paix... Dieu vous appelle au combat. Hâtez-vous de venir ...il y a des enfants, des malades, des mourants... Enseigner et guérir...* Sans retard, elle s'engage pour toute sa vie au service du Seigneur Jésus.



La Ferme des Marsyllis où le T. R. Père Fournet disait la Messe pendant la Révolution

Grange des Marsyllis

Cette rencontre est à l'origine de la Congrégation des Filles de la Croix dont André-Hubert et Élisabeth sont les Fondateurs. La signification de ce lieu est clairement formulée, des années plus tard, par Jeanne-Élisabeth : *Il s'est fait de grandes choses aux Marsyllis, et les Filles de la Croix, en particulier, peuvent vénérer avec une dévotion toute spéciale le coin obscur qui fut pour elles la grotte de Bethléem de leur institut.*

3. La Guimetière

Lorsque Élisabeth transmet à sa mère l'orientation que le prêtre lui propose, Madame Bichier accepte volontiers d'ouvrir sa maison pour les catéchismes. Peu à peu, Élisabeth regroupe tout un petit monde à La Guimetière.

En 1801, le Concordat est signé. Il amène en France la paix religieuse. Élisabeth emploie tout son savoir-faire pour qu'une mission soit vécue à Béthines. Un des missionnaires est le Père Fournet.

Dans la nuit du 20 juillet 1804, Madame Bichier décède. Élisabeth peut désormais répondre au désir du Père Fournet qui lui propose de grouper autour d'elle des jeunes filles pour former une communauté religieuse.

Elle laisse sa maison pour s'installer, avec quatre « sœurs » dans la paroisse du Père Fournet qui n'a aucun désir de fonder une congrégation. Il forme les sœurs sur le plan spirituel, à partir de l'Évangile et de la vie concrète où il les envoie... « Qu'a fait Jésus ? Qu'a fait Notre Seigneur ? » écrira-t-il. « Il a enseigné, il a guéri. » Enseigner, guérir, des mots qui habiteront Sœur Elisabeth... Envoyée par le Père Fournet contacter d'autres Congrégations auxquelles les sœurs pourraient s'agréger : Filles de la Sagesse, Filles du Verbe Incarné, Sœur Elisabeth sera bientôt consciente, de la nécessité de fonder une nouvelle famille religieuse : celle des Filles de la Croix dites Sœurs de Saint André, reconnue dans le diocèse de Poitiers en 1816. Pendant un an, Élisabeth va à la Providence à Poitiers, avec sa servante Marie-Anne pour « apprendre » la vie religieuse. A leur retour à La Guimetière, deux amies, Véronique et Madeleine les rejoignent.

4. La communauté à Maillé

Élisabeth et ses compagnes commencent bientôt une vie de communauté à Maillé sous la direction du Père André.

Elle a cherché une demeure assez vaste pour y loger la communauté des 5 sœurs et ouvrir une classe. Elle a trouvé une gentilhommière, appelée Molante.



Dessin du Château de Molante

Avec Élisabeth, le Père André a composé un petit règlement de vie et les sœurs dans leur élan généreux s'y appliquent de tout leur cœur.

En février 1807, les 5 premières sœurs prononcent leurs vœux. Elles font vœu de pauvreté, chasteté, obéissance. Elles ajoutent la promesse de se vouer au soulagement des malades et à l'instruction des pauvres.



Chaque jour, dans le petit oratoire de Molante, les sœurs se relaient pour une adoration perpétuelle.

Un matin, au retour de la messe célébrée à l'église de Maillé, Sœur Élisabeth semble entendre des cris étouffés dans les broussailles. Guidée par les plaintes, Élisabeth se fraie un chemin, dans les épines. Au pied d'un chêne, se creuse une grotte assez vaste. Une vieille femme dévorée de plaies et de vermine gémit. Élisabeth s'affaire pour chercher de l'aide : il faut héberger cette personne, la soigner, l'aider.

A Molante, la cancéreuse (comme on l'appelle) est soignée jour et nuit. Elle mourra dans les bras d'Élisabeth.

Pour la communauté de Molante, pour toutes les sœurs Filles de la Croix, la grotte de la cancéreuse reste un lieu de pèlerinage.



Grotte de la Cancéreuse

5. La Puye

La maison de Molante est pleine à craquer. C'est une ruche débordante de prière et de travail. Les sœurs essaient de vivre l'amour de Dieu et des autres. Élisabeth voit le désir du Père Fournet réalisé.

Des jeunes filles sont venues partager la vie et la mission des sœurs. Élisabeth réfléchit, s'informe auprès d'autres congrégations sur l'avenir de la communauté de Molante. Elle a recueilli des renseignements qui lui seront utiles pour l'organisation de la communauté. Il est indispensable que l'intuition première du Père André soit précisée et écrite. Une règle de vie sera donc écrite.

La maison de Molante est trop petite. Il faut donc penser à déménager. Les sœurs s'installent au bourg de Saint-Pierre de Maillé à Rochefort puis à La Puye dans les restes des bâtiments du prieuré fontevriste.



La Puye – ancien monastère des Fontevristes

Élisabeth a dû subir une intervention chirurgicale à Paris en 1815. L'opération est longue. Le chirurgien est étonné du courage de la malade, admire sa simplicité, son amabilité, sa foi. La dignité de maintien de Jeanne-Elisabeth, son jugement impressionnent le milieu choisi de l'Abbaye-au-Bois dont les Chanoinesses de Saint Augustin louent une partie à des dames seules de la haute société et même le roi Louis XVIII. Des dames des cercles mondains de la capitale rendent visite à Élisabeth et demandent une présence religieuse dans la région parisienne.

La Congrégation des Filles de la Croix s'étendra en France à partir de cette opération chirurgicale et grâce à la protection de la famille royale française.

Le Pape Pie XII décrit ainsi la scène dans le discours de la canonisation de Jeanne-Elisabeth le 6 juillet 1947 :

Quelle scène, par exemple, que celle de l'opération à l'Abbaye-aux-Bois. Les chirurgiens, qui viennent de lui faire subir sous leurs fers des tortures dont la seule évocation donne le frisson, vont ensuite conter à la Cour et à la Ville l'héroïsme de leur sainte patiente. L'histoire vole aux quatre coins de la France, et la Fille de la Croix, elle-même élevée sur la Croix, attire tout à elle ! De partout on accourt à son chevet pour la voir et lui parler ; de partout aussi, on l'appelle et les fondations se succèdent dans la région parisienne.

Elle est attendue pour ce motif dans un des salons les plus aristocratiques du faubourg Saint-Germain. Quelle scène encore que celle-ci ! Elle est entrée, modeste comme une pauvre petite « Bonne Sœur » qu'elle est et, sans le savoir, majestueuse comme une reine. Elle sourit, tranquillement oublieuse des avanies qui, au dehors, avaient accueilli son approche ; mais voici maintenant que toutes ces grandes dames qui viennent, horrifiées, d'en apercevoir les traces, s'empressent autour d'elle avec vénération pour essuyer les crachats, dont leurs laquais avaient souillé, l'instant d'avant, sa pauvre robe. Sauf sa compassion pour ces pauvres gens qui ne savaient ce qu'ils faisaient, elle n'a été nullement émue par l'incident, pas plus qu'elle ne le sera aux Tuileries, quand le roi, marri de ce que ses officiers de service l'ont fait attendre, sort de ses appartements pour venir en personne au-devant d'elle.

Elle écrira d'ailleurs énergiquement ce qui suit au roi, le 4 décembre 1817 :

Les Filles de la Croix [...] prennent la liberté d'exposer très humblement à votre Majesté qu'elles se dévouent à l'instruction et au soulagement spirituel et corporel des pauvres de la campagne. [...] La misère est à son comble dans cette classe de la société. Abandonnés, sans ressources dans leurs maladies, la plupart des pauvres semblent attendre à chaque instant la fin de leur pénible carrière. À ces maux si déplorables, si nous y joignons celui de leur ignorance profonde sur les vérités de la religion, Sa Majesté ne pourrait sans douleur considérer tous les traits de ce tableau.

En 1825, la rencontre de saint Michel Garicoïts avec elle sera un tournant, déterminant pour la vocation du premier. Dès avant la reconnaissance de la Congrégation par l'Etat Français en 1826, Sœur Elisabeth emploie toute son énergie à faire ouvrir des communautés de sœurs notamment pour de petites écoles de villages – écoles privées ou communales - où les Filles de la Croix enseignent le catéchisme et la lecture aux enfants. Elles prennent soin des pauvres, soignent les malades...aident les souffrants. Elles rassemblent les gens pour prier spécialement là où manque la présence du prêtre. En 1830, quelques soixante-trois maisons sont fondées un peu partout en France.

Il s'agit pour les sœurs de contempler et d'imiter un Dieu crucifié. Ce qu'elle pratiquait elle-même² :
« *La virginité, disait-elle, ne serait rien devant Dieu sans l'humilité de l'esprit, qui est la virginité intérieure de la virginité même. Oh ! que servirait-il à une Fille de la Croix de garder l'abstinence dans le manger, de porter une robe grossière, de sacrifier sa santé et sa vie au service du prochain, de coucher sur un lit dur, de s'épuiser en austérités, si elle se glorifie dans ses œuvres, si elle se flatte que peu de péchés lui ont été pardonnés, si, en un mot, elle est une orgueilleuse ? Oh ! qu'une Fille de la Croix soit donc humble à proportion qu'elle a été plus élevée ; qu'elle rapporte tous ses dons à la grâce et non à ses propres forces. Qu'elle ne se compare, et surtout qu'elle ne se préfère à personne ; mais qu'elle se place en esprit au-dessous de toutes les créatures pour rechercher, agréer, savourer tout ce qui peut l'humilier et l'anéantir ».*

Le modèle qu'elle ne se lassait pas de proposer pour encourager à la pratique de cette belle mais difficile vertu, c'était le divin Sauveur dans les abaissements de sa vie mortelle et de sa vie eucharistique. « Quoi ! s'écriait-elle comme transportée hors d'elle-même, offrir dans le saint Sacrifice la mort et les humiliations de l'Homme-Dieu, et ne vouloir pas être humble ! Vouloir se glorifier, tandis qu'il s'anéantit ! Vouloir paraître aux yeux du monde, tandis qu'il se cache sous les voiles eucharistiques ! Aimer son indépendance, tandis que sa charité pour nous le tient captif dans nos tabernacles ! Oh ! comme cette différence devrait nous couvrir de confusion, nous inspirer l'horreur de nous-mêmes, la haine de notre orgueil et de notre folie ! ».

De telles paroles n'étaient pas seulement sur ses lèvres ; elle les portait gravées dans son cœur et se les appliquait en toute circonstance. Dans les établissements où elle faisait des séjours momentanés pour installer ses sœurs et organiser les œuvres, elle choisissait toujours pour elle les fonctions les plus humbles, comme faire la cuisine, laver la vaisselle, balayer les appartements, apprendre aux plus petites filles les premiers éléments de la lecture et de la religion (...).

Elle eût voulu, en toutes circonstances, passer pour la dernière de ses sœurs. Dans ses voyages, lorsqu'elle recevait l'hospitalité dans quelque monastère où elle était inconnue, elle mettait en avant la sœur qui l'accompagnait, afin de faire retomber sur une autre les honneurs qu'on lui aurait rendus. Il arriva un jour qu'une jeune professe, ainsi improvisée supérieure, prit son rôle tout à fait au sérieux. Elle reçut de fort bon air les prévenances et les marques de respect, tint la conversation et fit l'importante, tandis que la fondatrice, non moins naturelle et sincère dans son rôle de doublure, ne fut l'objet d'aucune attention (...).

Elle se tenait modestement au même rang que ses filles quand elle présidait les exercices. Elle ne voulait aucun égard et rougissait d'être appelée mère ou supérieure. « Vous ne m'appellerez jamais que votre sœur... ». Cette complète abnégation d'elle-même faisait plus d'impression que tous les discours.

² R. P. Rigaud, *Vie de la bonne soeur Elisabeth Bichier des Ages*, Poitiers, 1867, p. 389-391

C'est à cette imitation du Sauveur qu'elle invite sœur Saint-Raphaël et les sœurs de Bellegarde, dans le Loiret, le 8 octobre 1826 :

Imitez [la] tendre charité [du Cœur du Divin Sauveur] Soyez donc bien ferventes, bien humbles, bien zélées pour vos enfants, pour les malades, et vivez comme des épouses d'un Dieu crucifié, anéanti. Et grande charité entre vous, vous aimant, vous supportant, vous entraïdant.

C'est dans l'instruction et la formation de ces jeunes enfants, signe de l'immense grâce faite aux sœurs, que se manifeste la consécration. C'est ce que la sainte écrit à sœur Marthe le 21 novembre 1836 :

Ce Père si bon qui vous a fait tant de grâces, plus qu'à des royaumes entiers, et vous en doutez, puisque vous n'avez pas de confiance en lui. Allez donc, du courage ! Vous êtes dans une position si heureuse pour faire du bien : en formant ces jeunes Sœurs, vous instruisez des milliers d'enfants à la connaissance de notre sainte religion, et vous contribuerez à leur salut. Étiez-vous digne d'une si grande grâce ? N'est-elle pas tout à fait gratuite ? Et vous ne voulez pas le sentir, ni en témoigner votre reconnaissance à Dieu par vos œuvres faites de bon cœur.

6. L'extension des Filles de la Croix.

De nombreux appels sont lancés pour l'éducation des enfants ... le soin des malades et des personnes âgées C'est l'époque des fondations Sœur Élisabeth a ouvert beaucoup de communautés à travers toute la France.

L'œuvre va toujours s'étendant – commentera Pie XII -. La fondatrice prie le Seigneur de faire *pleuvoir des Sœurs* pour y suffire. Et les postulantes pleuvent aussitôt en telle abondance qu'elle ne sait plus où les loger. À grand-peine, elle acquiert à cette fin l'antique monastère de La Puye ; elle le trouve en tel état que, pour y remettre un peu d'ordre et d'unité, pour rejoindre les tronçons demeurés debout, pour adapter le tout à sa destination, elle s'improvise chef d'entreprise, directrice des travaux de charrois et de chantier.

Glorifier Dieu et le faire Glorifier par les petits et les pauvres était ce qui animait Sœur Élisabeth et ses sœurs.

Sœur Élisabeth, malgré un tempérament robuste, est affaiblie par la maladie et la souffrance. Le 26 août 1838, elle entre dans la gloire du Christ, son Seigneur.

Jeanne-Élisabeth a été béatifiée le 13 mai 1934 par le Pape Pie XI et canonisée le 6 juillet 1947 par le Pape Pie XII. Sa fête a été fixée le 26 août.

L'oraison propre au diocèse de Poitiers nous fait demander de partager l'esprit de la sainte :

*Seigneur, tu as comblé de tes dons sainte Jeanne-Elisabeth
Pour qu'elle se dévoue au service des malades et des pauvres ;
accorde-nous, par son intercession, de savoir, comme elle,
mettre en acte la charité et servir le Christ dans ses membres souffrants.*



Châsse de Ste Jeanne Elisabeth - La Puye

Pour les enfants

Il y a longtemps, j'avais fait un petit montage pour les enfants de l'école Ste Jeanne Elisabeth de Pau.

Un jour, si tu as le temps 😊 tu pourras le voir en cliquant [ICI](#)